

Lettre au père sur les chats morts et les dauphins

Claire Varin

Numéro 144, février 2015

Animaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Varin, C. (2015). Lettre au père sur les chats morts et les dauphins. *Moebius*, (144), 21–25.

CLAIRE VARIN

Lettre au père sur les chats morts et les dauphins

Mon chat le roi se meurt, m'immergeant dans le monde où tu vis désormais, père. Je l'ai sorti de la litière couverte où il était allé s'étendre alors que je le croyais incapable de marcher, l'ai porté à la cave pour sa pénombre, son silence et sa paix, l'ai couché sur le cuir de son sofa de prédilection. J'en reviens à l'instant, après les heures de solitude accordées pour que les ténèbres l'enveloppent. La mort s'apparente aux pensées qui circulent sous la voûte crânienne et qui, comme elles, préfèrent l'ombre au soleil.

Le triangle de la face chocolat de mon bon siamois rétrécit, son corps se fige avec une progression implacable. Il ne passera pas la nuit et me rappelle le grand départ d'une autre de mes bêtes, la délicieuse Frimousse.

Ce sont les choses elles-mêmes qu'il faudrait s'ingénier à ralentir, car elles vont tellement vite qu'on meurt, ou alors les créatures agonisent si lentement qu'on n'en peut plus. Mon chat a survécu à la nuit. Dilemme : l'euthanasier pour mettre un terme à sa douleur dont je ne peux que conjecturer le degré ou laisser la nature suivre sa pente. Si la mort relève de la magie – un coup de baguette et l'être aimé disparaît –, la douleur est embarrassée, gauche et lourde. La mort a déjà tétanisé le corps de mon chat et travaille maintenant le lieu entre ses dents d'où il lâchera son dernier souffle. En sont sortis aujourd'hui quelques chuintements comateux. Ce soir, avant d'aller dormir, je ne descendrai pas à la cave pour vérifier l'état de la situation, je préfère la fuite dans le sommeil.

En fouillant dans une boîte de documents au fond du garde-robe pour retrouver des annotations concernant

la mort de Frimousse, je pense à mon siamois, fidèle comme un chien, que je ne soulèverai plus de terre pour le renverser dans mes bras et coller ma joue contre son ventre chaud. Il laisse dans le deuil Valentine, sa conjointe de fait, après dix ans de vie commune.

Dans le cahier où je croyais inscrites des impressions post-mortem sur ma chatte, au seuil du nouveau millénaire, je n'avais rien noté, rien sauf un poème naïf sur le *dracaena fragans*. Installée dans la chambre à coucher, cette plante tropicale avait fleuri pour la première fois depuis une décennie dans mon logis, tout juste après que Frimousse s'y soit éteinte. Père, je te confie ces vers, inspirés par une créature végétale :

À toi qui as décidé de fleurir
à l'époque du refus
de la grisaille des jours trop courts
dans novembre et la chambre
et le noir tu m'as saisie
ce parfum mortuaire
j'ai cherché le bouquet
le présent c'était toi
au bout de toi-même
en grappes d'épines roses
vers un ciel impossible.
Cultivée tu offres rarement tes fleurs
d'après les livres sur toi
et tes semblables asséchées
ou noyées par les humains
ton inflorescence courbant sous son miel
tu embaumes les vivants
et ramènes les morts
dans la chambre et novembre.

Donc, je n'avais pas écrit à chaud sur la mort magique de Frimousse en novembre et dans ma chambre. Sur sa lutte préalable avec la Faucheuse, sur les bruits échappés de sa gueule à l'heure de trépasser, comme si deux hommes se livraient un combat, comme la lutte de l'ange avec Jacob, comme si rien de félin, comme des sons improbables, comme la Mort en personne en train de s'exclamer,

comme l'improbabilité même qu'une bête de si petite taille émette un râle aussi humain. Je n'avais pas écrit la crainte de son cadavre encore tiède, nature morte dans son panier d'osier, la sensation de présence dans la pièce, le sentiment d'absence, la peine, la certitude qu'en mourant, Frimousse m'offrait un cadeau non encore déballé, mais ça viendrait, la croyance d'une vie après la mort même pour les animaux, la pesanteur et la légèreté, puis sa mise en terre, au fond d'un trou d'où j'ai songé à la retirer, tout juste mon compagnon Gabriel venait-il de l'y étendre. La prière pour Frimousse, récitée par toi, père, debout au bord de la fosse – *va en paix, créature de Dieu, tu as eu une bonne vie, tu as été aimée de tes maîtres, ils se sont bien occupés de toi, tu leur as apporté de la joie, repose en paix maintenant*, requiescat in pace –, Gabriel et moi à genoux, nos larmes, la terre recouvrant peu à peu ses restes, les bulbes de tulipes au-dessus de sa tombe en prévision du printemps, l'amour pur à reporter sur d'autres chats, je n'avais rien écrit de tout ça, mais c'était gravé.

Cette fois, aux aurores, Gabriel découvre le défunt félin. En attendant mon lever, il laisse notre siamois sur le sol du garage, enveloppé dans un linceul de fortune. Au moment de sortir pour ses « funérailles », j'aperçois sur le pavé uni un moineau qui avait confondu le ciel et la vitre. Hier, nous avons entendu le petit bruit caractéristique contre la fenêtre. Mon compagnon parle de jeter le volatile aux ordures. Je proteste : l'oiseau sera enterré avec le siamois. Gabriel le balance dans un sac de plastique qu'il pose sur la dépouille. « Quelle journée ! » commente-t-il. Les deux cadavres sur le siège arrière de la voiture, nous partons vers le cimetière familial des chats.

Atablée dans la cuisine, ma mère déjeune et ne voit pas venir notre cortège. Au bord de la rivière des Prairies, non loin de la chatte enterrée il y a quelques années, Gabriel creuse une fosse. Une fois le trou béant, il soulève le chat presque à bout de bras dans la lumière du matin pour me permettre de bien le regarder une dernière fois. Il a une patte tendue devant lui et l'autre repliée, tel que figé dans ses heures d'agonie. Un chat de Pompéi. Mon chat de Laval mis en terre à Montréal.

Agenouillée au bord du trou, je lui dis adieu pendant que Gabriel dépose l'oiseau sur son flanc, puis une branche du muguet qui pousse tout autour de la fosse. J'arrache d'autres clochettes parfumées, ajoutant du muguet à d'autres muguet et à des mots d'amour. Gabriel épuise sa maigre provision annuelle de larmes et conclut : « C'est assez... » Il recouvre de terre l'oiseau, le chat, le muguet et les mots. Le trou comblé, je verse par-dessus un plein sac de terre noire, y plante des pensées et forme alentour un cercle de pierres. À deux pieds de là, une taupinière, dont l'entrée semble mener tout droit à la tombe de ma première féline en allée. Gabriel allume un bâton d'encens qu'il fiche au milieu des pensées. À genoux, nous suivons du regard la fumée qui monte vers le ciel avec le soleil et le vent pour témoins. Cette fois, aucune messe pour chat mort ne sera célébrée car toi, père, tu dors pour toujours. Pas de va en paix, bonne créature de Dieu, tu as rendu tes maîtres heureux... Le vent se charge des dernières paroles, le soleil chauffe notre peau et la rivière absorbe l'émotion. Les grands yeux bleu tendre de mon siamois, pleins de terre.

Après ta disparition, père, j'ai couru vers le Sud pour me réchauffer les entrailles. À Guardalavaca, un vendredi matin d'avril, sourde à mes propres scrupules sur l'exploitation touristique des dauphins, je paie ma place dans le car à destination de la baie de Naranja, pour vivre la joie de me lier avec des êtres plus magiques que la mort même. Aux cétacés, Gabriel a préféré la ville où Castro annonçait au peuple le succès de la *revolución*, Santiago de Cuba. Moi, je crois à la révolution intérieure et à la révolte des animaux. À la marina, les touristes sont accueillis par un orchestre et un punch sans alcool. À tour de rôle, les musiciens offrent à danser aux femmes seules. J'esquisse donc quelques pas de salsa avec le chanteur gras-souillet. Dès l'autorisation accordée de s'engager sur la passerelle conduisant aux bassins maritimes, je m'élançe à l'avant du bataillon de bermudas. Non loin devant, deux têtes d'ogives pacifiques remuent dans un plan d'eau : un tandem de dauphins. À leur vue, des larmes me montent aux yeux. Qui me dira pourquoi je pleure ? Gabriel mettrait cette émotion sur le compte de mon

romantisme. Suis-je donc, comme il le croit, dominée par ma sensibilité? Pas si sûre. Et pas de lien évident avec ta mort, père: alors que tu vivais, droit comme un grand chêne et plein de santé, j'avais déjà ressenti une émotion prégnante à la vue d'un gros iguane dans son vivarium au milieu d'une animalerie de Montréal.

Près d'un autre bassin, notre petit groupe attend en file la fin du quart d'heure de nage de nos prédécesseurs, Sissi et Carlos tolérant le énième toucher de la journée, l'œil fermé, couchés sur le dos, leur ventre blanc exposé aux mains multiples. À notre tour. Après avoir enfilé en première vitesse la ceinture de sauvetage obligatoire, je descends sur le quai flottant. Rebutée soudain par l'éventuel frémissement des dauphins autour de mes jambes, j'hésite à rejoindre dans leur élément les grandes bêtes marines.

Ressentent-ils parfois du plaisir à nous fréquenter? Tout à leur récréation, les dauphins exécutent de longues ellipses sous l'eau. «Allez-y!» lance l'animateur dans mon dos. Le temps de me retourner vers lui pendant un instant, les dauphins complices font surface devant moi, dressés à la verticale. De leurs petits yeux intelligents, ils m'observent en agitant leurs nageoires. Je me jette à l'eau en poussant un cri. Carlos est jeune et gai; Sissi, son aînée, paraît triste et épuisée en cette fin de saison agitée.

Jusqu'où, sans mourir, les dauphins peuvent-ils entretenir des contacts avec les mammifères sur deux pattes, ces colonies de vacanciers? Aurais-je dû refuser de cautionner cette activité bien intentionnée quoique lucrative? De me faire photographier avec les dauphins à mes côtés, en train de m'embrasser? Jusqu'où va mon empathie pour les animaux entravés dans leur liberté, entraînés à nous donner un baiser sur la joue? Réponses à rechercher plus tard pour ne pas gâcher quinze minutes de bonheur dans la mer salée d'où nous venons tous. Toi qui n'es plus sur la Terre, père, peux-tu partager la joie que j'ai ressentie au contact des êtres océaniques? La joie d'une connexion brute avec le vivant qui vibre, une joie animale qui ignore la mort, fait bondir les dauphins et fleurir le *dracaena fragans*.